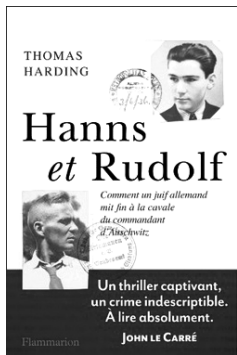


KULTUR-TIPPS



Hanns et Rudolf

(lc) - Ecrire une biographie croisée de deux hommes que tout, à part leurs origines, oppose n'est pas une chose facile. Surtout quand les sources sont inégales. C'est pourtant ce qu'a fait Thomas Harding - pour des raisons familiales avant tout, vu qu'il est le petit-neveu de Hanns Alexander. Ce dernier n'avait, à la surprise surtout de sa plus jeune famille, jamais évoqué ses faits d'armes pendant et surtout après la Seconde guerre mondiale.

Plus étonnant encore quand on sait qu'Alexander a été l'homme qui a capturé le Gauleiter du Luxembourg, Gustav Simon, et Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz, l'homme qui a inventé le système des chambres à gaz. Les deux hommes naissent dans un même pays, mais dès leur plus jeune âge évoluent dans des trajectoires très différentes. Tandis que Höss souffre de son éducation rigoriste et catholique dans la ville industrielle de Mannheim, Alexander est un enfant choyé de la haute bourgeoisie berlinoise. Pour Höss, le seul horizon est de se bâtir une existence rurale avec sa famille, un idéal qu'il essaie d'atteindre à travers le service militaire lors de la Seconde guerre mondiale, puis chez les SS. Alexander voit ses rêves détruits par l'ascension des nazis, et de son exil à Londres ne pense qu'à la vengeance contre ce pays qui l'a trahi. Höss, qu'apparemment rien ne prédisposait à une carrière de monstre sanguinaire, s'engueule petit à petit dans la machine à tuer mise en place par son idole Heinrich Himmler, tandis qu'Alexander grimpe un à un les échelons pour devenir membre de la première équipe d'enquête sur les crimes de guerre. Et la perspective de capturer Höss, l'ingénieur du mal, lui fait redoubler d'efforts. Malgré une perspective romanesque et non historique, « Hanns et Rudolf » est un livre édifiant qui montre que les pires horreurs et les exploits les plus courageux ne sont pas des légendes, mais remontent bien à des humains.

Hanns et Rudolf, paru aux éditions Flammarion.



40 % Kakao

(Norbert Mores) - „Schwarze Schockela“, heescht der Sonja Lux-Bintner hiert neit, an dréit Buch. Néng batter-séiss Geschichte fir Leit mat Humor, heescht et am Ënnergitt - freet sech just, op se net eng Grätz ze séiss geroode sinn. Eng Maartfra ouni Clienten, en eeleren Här mat enger Angel, Männer, déi zu Muppe ginn, eng Fra, déi e Fotoapparat bestellt, e Knouterhännchen, eng Mamm, déi pisse muss.

Dës, an aner Personnage ginn an deenen néng Kuerzgeschichten vun der Sonja Lux-Bintner an d'Liewe geruff. Wat op den éischte Bléck banal schéngt, ass et och. Et si lücht verdaulech Texter, déi, an enger humoristescher an onkomplizierter Erzielweis, Personnage duerch hiren Alldag begleeden, déi, obwuel se kenge Stereotypen nolafen, net wierklech iwwerraschen. Och wa Fraen, grad wéi Männer, an dësem Buch duerch hir Eegenaarten a Schrullgekeete charakteriséiert ginn, an heiansdo en onerwaartenen Dréi era kënn - richteg batter gëtt et ni. D'Zesummesetzung vun den Texter schéngt och net ganz gelongen, et fänkt mat enger Geschichte un, déi sech am Laf vun der Lektür, als eng vun deene schwachsten erausstellt. Besonnesch rausstiechen dogéint Geschichte wéi de „Fëscher Fränz“, deen, fir eng Lige mat enger anerer ze verstopen, all Dag fësche geet. Oder „Dem Carmen säi Geméis“: Eng Zort Parabel, déi op erfrëschend Manier Froen iwwer ënnerlech an äusserlech Schéinheet stellt. Fir usprochsvoll Lieser ass dëst Buch awer sécherlech nëischt. Belanglos grad ewéi originell Iddie verlafe sech gläichermoossen, eleng doduerch, datt se, amplaz mat der Zäit z'evolueren, onnéideg an d'Längt gezu ginn. Leider sinn och d'Schlusspointen dacks wackelech, oder fir de Lieser ze offensichtlech. An awer ass et e charmant Buch, dat duerch seng kleng Skurilitäten an onpräzisen Aart a Weis, sécherlech säi Public fanne wäert.

Schwarze Schockela, erauskomm bei éditions Saint-Paul.

KULTUR

EXPOSITION

Regards du pouvoir

Luc Caregari

« Power ! Photos ! Freedom ! » - la nouvelle exposition du CNA explore en deux parties les interconnexions entre dictature et révolution en passant par le médium de l'image.

Il était une fois un gentil colonel, qui brûlait d'amour pour son peuple et pour sa liberté. Malheureusement, celle-ci était prise en otage par un méchant roi, lui-même manipulé par des puissances étrangères plus méchantes encore. Ces dernières cherchaient surtout à voler le pétrole, dont le pays abondait. Alors le gentil colonel et ses amis officiers, qui ne voulaient en aucun cas d'une guerre longue et sanglante, se décidèrent à prendre le pouvoir par un coup d'Etat. Profitant d'une absence du méchant roi, ils prirent les rênes du pouvoir et déclarèrent la Libye libre et heureuse. Et s'ils ne sont pas morts...

C'est ce « storytelling » avant l'heure que le régime du colonel Kadhafi a instauré comme religion d'Etat en Libye et avec lequel deux générations de Libyens ont été endoctrinées. La première partie de l'exposition « Power ! Photos ! Freedom ! » dissèque l'utilisation de l'image par le régime kadhafiste dès les premières heures, jusqu'aux délires finaux du leader. Les photos - qui ne sont pas des originaux, mais des clichés réalisés souvent à la hâte par l'équipe de Peter Bouckaert, de Human Rights Watch - montrent aussi l'apprentissage du pouvoir de l'image par Kadhafi lui-même. Cliché par cliché, on le voit perfectionner sa mise en scène.

Une première séquence montre par exemple la première visite de la grande idole de Kadhafi et champion du panarabisme, Nasser, juste après le coup d'Etat contre le roi Idris. A

l'époque, Kadhafi n'est qu'un conspirateur parmi d'autres, mais cela va vite changer et les images l'annoncent : sur celles-ci, il est le seul à ne pas porter de lunettes de soleil - un attribut qu'il va quand même utiliser plus tard de façon récurrente. Après ces premiers pas timides, Kadhafi va voir plus grand, comme le montrent des photos d'immenses proclamations dans le stade de Benghazi par exemple. Mais le leader libyen sait aussi se mettre en scène de façon plus intime. Une série de clichés le montre dans le désert, entouré seulement de ses plus proches collaborateurs. La dernière image de cette série fait apparaître son habileté lorsqu'il s'agit de s'approprier l'imaginaire de son peuple - sur celle-ci, il prie seul dans le désert. Quoi de mieux pour amadouer les croyants musulmans qui peuplent son pays ?

Le parcours du dictateur caméléon en images.

Au fil des ans, on s'aperçoit tout de même que, chez Kadhafi, il n'y avait qu'une seule constante : lui-même. Vrai dictateur caméléon, il a su s'adapter à toutes les occasions. Ainsi se présentait-il affublé de vêtements traditionnels lorsqu'il se mettait en avant comme leader autoproclamé du Tiers Monde et proclamateur de la « Jamahiriya » - sa fameuse « troisième voie » entre le capitalisme et le communisme, qu'il décrivait dans son petit livre vert, sa version du petit livre rouge de Mao, un instrument d'endoctrinement au culte de sa personnalité avant tout. Mais lorsqu'il avait rendez-vous avec de grands leaders, comme Léonid Brejnev ou Erich Honecker, il se montrait

PHOTO : ©FLORIAN GÖTTKE



en uniforme de parade, médailles incluses. Alors que, en Libye, le système qu'il avait instauré ne le mettait nullement en avant comme commandant en chef. Officiellement, Kadhafi est resté jusqu'à sa mort un simple colonel. C'est une des subtilités du système imaginé par lui : en tant que colonel, il ne pourra jamais être directement mis en cause pour les exactions de son régime, même si à la fin il contrôle tout, même les cerveaux de sa population. Ainsi, en Libye, chaque famille devait, outre le portrait de Kadhafi obligatoire, peindre la porte principale de son habitation en vert - en cas de manquement des sanctions draconiennes étaient prévues, c'est pourquoi les gens qui n'avaient pas les moyens de s'acheter de la peinture préféraient enlever leurs portes.

D'ailleurs, cette première partie de l'exposition comporte une démonstration très physique du quo-

tidien sous Kadhafi : au centre du Pomhouse est installée la reconstitution d'un salon typique de la famille lambda, avec portrait du dictateur, téléviseur et canapés. Sur l'écran défille l'enregistrement d'un procès où un accusé admet, apparemment sans y

être contraint, avoir voulu conspirer contre le régime. Celui-ci est exécuté peu après en live devant les caméras. C'était une des façons préférées du régime pour démontrer son intransigeance : interrompre le programme de télévision normal sur toutes les chaînes pour montrer des exécutions, une bonne piqûre de rappel.

La deuxième partie de l'exposition est décidément moins glaçante et déprimante, même si les thèmes qu'elle évoque sont très sérieux. Exposition collective de jeunes artistes qui thématisent les révolutions du printemps arabe sous toutes les facettes, elle montre que l'image peut aussi être un outil efficace du contre-pouvoir. Cette image prend d'autant plus de force qu'elle passe souvent par l'internet. Ainsi, le groupe « Uprising of Women in the Arab World » donne par l'intermédiaire de Facebook la possibilité à tout le monde d'expliquer pourquoi il soutient les femmes dans le monde arabe, par le biais d'un autoportrait, ou « selfie » comme on l'appelle de nos jours. Un autre collectif, « Mosi-

Hommage à un anonyme : Florian Göttke questionne le regard médiatique sur les printemps arabes.

reen », utilise l'internet pour s'activer dans la vie réelle - basés au Caire, ils utilisent YouTube pour diffuser leur journalisme engagé dans le monde entier. En même temps, ils montrent leurs vidéos chaque soir sur la place Tahrir pour les manifestants, ramenant ainsi les images là où elles ont été tournées.

Autre point de vue : le photographe suisse Nicholas Righetti, qui a documenté la dernière « campagne électorale » de Bachar al-Assad en Syrie, en 2007. Il en tire des clichés presque surréalistes et les combine avec des citations du dictateur, comme « We never said we were a democratic country ». Les médias occidentaux et leur regard souvent distordu sur la réalité des printemps arabes sont disséqués par Florian Göttke, qui rend un hommage attentionnant à un manifestant anonyme de Homs en Syrie. Plus directe, la « Guillotine imaginaire », de Joachim Ben Yakoub, où le portrait de l'ancien dictateur tunisien Ben Ali est décapité et sa tête remplacée par celle du jeune manifestant qui a déclenché la révolution en Tunisie en s'immolant en public. D'autres contributions vont encore plus loin dans l'exploration du média de l'image dans un contexte politico-révolutionnaire. On regrettera juste qu'aucune contribution ne critique explicitement le comportement douteux de la classe politique occidentale avant, pendant et après les conflits - mais cela sera peut-être pour une autre fois.

Wierkstadesgespräch le 3 avril

Les « Wierkstadesgespräch » forment une nouvelle collaboration entre l'hebdomadaire worxx, la radio 100,7 et le Centre national de l'audiovisuel (CNA). Il s'agit d'un cycle de discussions se déroulant dans le cadre convivial du Pomhouse où professionnels de la photo, journalistes, intellectuels, politiciens et artistes se rencontrent pour discuter des sujets liés aux expositions et activités du CNA. Le panel de discussion de ce « Wierkstadesgespräch » accueillera les deux commissaires de l'exposition « Power! Photos! Freedom! », Joachim Naudts, curateur du FoMu d'Anvers et Susan Glen, curateur hôte des archives libyennes de Human Rights Watch. Ils seront rejoints Maryline Dumas, journaliste et correspondante du worxx en Libye, ainsi que d'Aziz Albishari, homme politique belge, membre du parti Ecolo et originaire de Benghazi. La discussion sera animée par Christian Mosar et Luc Caregari. Une visite guidée par les deux curateurs de l'exposition sera proposée au public à 18h30.